

Matthieu 18, 21-35, Genèse 50, 15-21 (Annecy, 17 septembre 2023)

On a facilement, et moi le premier, tendance à se moquer de Pierre et de ses gros sabots. Mais, là, il faut reconnaître qu'il ne manque pas d'ambition ni de lucidité.

Ambitieux, parce que pardonner sept fois, c'est déjà un défi ; habituellement, on est plutôt sur du « je te pardonne, pour cette fois », cela sonne pareil, mais le sens est opposé. Une fois, deux fois, c'est déjà un effort, alors sept ! Difficile d'y arriver sans avoir l'impression de se faire avoir ! d'être trop bon, voire faible, voire velléitaire... Raisonnable car, quitte à choisir un chiffre symbolique, il aurait pu prendre douze, qui a la même valeur symbolique, mais une valeur numérique plus élevée. Déjà sept, c'est beaucoup, alors douze ! Si je ne connaissais pas la suite, j'aurais sans doute soutenu la proposition de Pierre. Mais voilà, il y a la suite et la suite est une parabole.

Une parabole tout à fait déraisonnable. Mais pourquoi voudriez-vous qu'une parabole soit raisonnable : c'est justement son côté fou qui nous interroge. Tout comme je considère le fait de chercher à rendre un miracle rationnellement explicable comme une perte de temps, je trouve que vouloir rendre une parabole raisonnable, c'est ne pas comprendre ce qu'est une parabole. Une parabole doit choquer notre imagination, ou du moins perturber notre logique !

Dans la quasi-totalité des paraboles narratives (celles qui ne sont pas juste une image ou une évocation mais qui racontent une histoire), il y a un moment où cela dérape, où, normalement, on se dit, non ça ne se passe pas comme ça. On n'abandonne pas quatre-vingt-dix-neuf brebis pour en retrouver une, on n'envoie pas son fils quand les messagers précédents se sont fait agresser... Ici, le point d'achoppement, c'est la démesure, la disproportion.

Les rapports de forces entre les créanciers et les débiteurs ne sont pas les mêmes : en ce qui concerne la première dette, nous avons un roi et un serviteur ; une différence de statut on ne peut plus grande ; tandis que pour la seconde, nous avons deux serviteurs (peu ou prou une égalité). De même les sommes en jeu, elles sont incomparables ! Si l'on veut faire une sorte d'équivalence avec des euros d'aujourd'hui (c'est juste un ordre d'idée), on pourrait dire que la dette de dix mille talents équivaldrait à deux milliards et demi d'euros (milliards, hein, pas million). Il y

a des nombres qu'il est difficile, même impossible, d'imaginer. Avez-vous une idée du temps qu'il vous faudrait pour compter jusqu'à deux milliards et demi dans l'hypothèse totalement théorique où vous pourriez énoncer un nombre par seconde sans vous arrêter ? Dit autrement, quelle durée représentent deux milliards et demi de secondes si on l'exprime en des unités plus grandes ? un peu plus de soixante-dix-neuf... années. Essayez d'imaginer toutes ses secondes et imaginez pour chacune d'entre elles un euro... voilà la dette du premier serviteur ! C'est impossible à imaginer... et la valeur que cela représente et comment ledit serviteur a pu dépenser une telle somme, comment il a simplement pu l'emprunter et surtout comment il compte rembourser... Parce que même échelonnée...

La seconde dette pourrait, quant à elle, être évaluée à 4000€. C'est là un ordre de grandeur avec lequel on est plus à l'aise. Qu'on les ait ou non, on voit ce que représente cette valeur : en gros trois mois de Smic net ; et si on refait le jeu des secondes, on obtient 1 heure, 6 minutes, 40 secondes. A comparer avec soixante-dix-neuf ans, donc. Un rapport de 625'000. Bon j'arrête de vous assommer avec des chiffres.

Bien sûr, cette parabole peut avoir une explication très simple, très rapide. Il n'est guère contestable, je pense, que le roi de la parabole figure Dieu et que par conséquent, la dette astronomique est notre dette envers Dieu, tandis que celle modeste est celle que nos contemporains pourraient avoir envers nous. D'autant plus que, vous le savez peut-être, dans la version de Matthieu du Notre Père, la phrase : *pardonne-nous nos péchés comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensé se lit comme : remets-nous nos dettes comme nous remettons nos dettes à nos débiteurs*. Le parallèle est flagrant, dans le passage d'aujourd'hui, tout comme dans la prière, la dette figure les fautes commises par nous envers Dieu ou celles commises à notre rencontre par nos prochains. La morale serait donc claire : il faut pardonner si l'on veut être pardonné ! Cette interprétation est globalement juste, ce qui signifie qu'elle est, à mon sens, partiellement fautive. Sur deux points. Au moins.

La première, c'est que c'est justement une morale : fais-ceci pour bien te faire voir de Dieu et tu recevras... Toute lecture moralisatrice de l'Écriture est faussée ! Vous me trouverez peut-être un peu trop péremptoire dans cette affirmation, *Eh bien*

oui, j'exagère (Ah !) Mais pour le principe, et pour l'exemple aussi, /Je trouve qu'il est bon d'exagérer ainsi¹. La seconde, c'est que 100 pièces d'argent, ce n'est pas négligeable. Si Jésus avait vraiment voulu dire le côté quasi nul de la dette, il aurait mis une somme moindre une ou deux pièces ; cela aurait renforcé la disproportion. Non, la dette du second serviteur n'est dérisoire qu'en comparaison avec celle remise par le roi, elle n'est pas insignifiante par elle-même. Si d'aventure – Dieu seul sait pourquoi-, je devais prêter 4'000€ à l'un d'entre vous, soyez assuré que j'aimerais beaucoup être remboursé (vous voilà prévenus).

Remettre cette dette n'était pas forcément simple pour le premier serviteur. Cela lui aurait coûté... Bien évidemment, ce à quoi fait allusion la parabole ne concerne pas des histoires financières, mais évoque des dettes symboliques... Un tel m'a fait un tort, il me doit quelque-chose. Et les torts dont parle Jésus ne sont pas les dommages insignifiants, contrariant sur l'instant, mais sans réelle portée : bousculade, paroles maladroites, passage devant dans une file (ça je ne supporte pas !) ; passer par-dessus ce genre de choses relève moins du pardon que de l'hygiène de vie. La parabole fait allusion aux torts sérieux, aux choses qu'il coûte de remettre.

Peut-être êtes vous comme moi, assez souvent en disant la fameuse phrase du Notre Père, « *pardonne-nous nos péchés comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensé* », je me dis, *in petto*, « bin, je suis mal parti » ou « j'espère qu'il pardonnera mieux que je ne le fais ». Dans la parabole, il y a une chose qui me chiffonne à chaque fois, c'est le revirement du roi : *dans sa colère, son maître le livra aux*
bourreaux
jusqu'à ce qu'il eût remboursé tout ce qu'il devait. Ne lui avait-il pas remis sa dette ? Peut-il ainsi revenir sur sa parole ? Vous me direz, c'est un roi – c'est même Dieu dans l'interprétation – il fait bien ce qu'il veut. Certes, mais ça ne me paraît pas satisfaisant comme explication ! Pour moi, si cet effacement de dette peut être révoqué, c'est qu'il n'était pas complètement valable, il fallait remplir une condition, ce que n'avait pas fait le premier serviteur. Un pardon sous condition ? Fallait-il qu'il

¹ Edmond Rostand, *Cyrano de Bergerac*, Acte II, scène 8

pardonne à son tour ? non, on reviendrait sur de la morale : pardonner pour être pardonné. La seule condition était que le serviteur accepte cette remise de dette. Or son comportement prouvait qu'il ne l'avait pas compris, pas intégré. Ce pardon lui était resté extérieur, ne l'avait pas bouleversé, ne l'avait pas converti. Il ne l'avait pas compris, pas accepté.

Nos incapacités à pardonner ne relève pas de la morale, mais de la vie spirituelle ; nous avons peine à intégrer pleinement (c'est-à-dire au-delà d'un discours pieux) le pardon reçu. Ce n'est qu'en le recevant que pardonner devient possible, je n'ai pas dit facile, mais possible. Si le pardon et le salut ne sont pas la même chose, ils relèvent tous les deux de la même dynamique, celle de la vie. Le salut est plus large que le pardon, mais il l'intègre. Pardonner aux autres leurs fautes envers nous, leur remettre leurs dettes, ne nous donne ni le salut, ni le pardon de Dieu ; cela atteste simplement que nous sommes capables d'en vivre. De même que nous ne pratiquons pas le bien pour être sauvé mais parce que nous sommes sauvés ; de même nous sommes invités à pardonner, non pas pour être pardonnés, mais parce que nous sommes pardonnés. En d'autres termes, il ne s'agit pas de proclamer haut et fort : Dieu m'a pardonné malgré tout ce que j'ai fait (même si c'est vrai), il faut vivre ce pardon, non en paroles seulement, mais en vérité : c'est-à-dire en pardonnant à autrui. Dieu nous pardonne ! Accepterons-nous ce pardon avec tout ce que cela implique ? ou resterons-nous dans une logique comptable, qui risque fort de nous être désavantageuse ? et puis, si ça se trouve, les torts qui nous ont été infligés ont pu, pour certains, faire de nous qui nous sommes, tels ceux commis par ses frères contre Joseph. La parabole nous invite à nous libérer de la prison de nos dettes, j'aime imaginer que le « mauvais serviteur » peut encore changer et retrouver sa liberté en libérant son compagnon. Notre système de rancunes nous tous, débiteurs et créanciers.

Ainsi Jésus répond à Pierre ! Le pardon n'est pas une question de nombre de fois ! même élevé ! Le pardon relève de la vie ; c'est pour cela qu'il ne doit pas être limité. Car j'imagine que même les plus littéralistes des chrétiens ne s'imaginent pas qu'il faille pardonner 490 fois et qu'à la 491^{ème} offense, on soit dispensé de pardonner,

ayant accompli son devoir... Le pardon ne relève d'aucune logique comptable... peut-être même d'aucune logique, tout court ! C'est un appel à la vie !